

Binh mon père aura bénéficié d'un sursis de quarante ans. Il aurait dû mourir à seize ans en 1945 fusillé par la milice coloniale française sur une île perdue du delta du Mékong.
Voici la retranscription du dernier entretien avec lui que j'ai eu quelques mois avant sa mort.



PENDANT CE TEMPS : Un été de 1945 en Indochine.

(dessins d'illustrations Karen Guillorel)

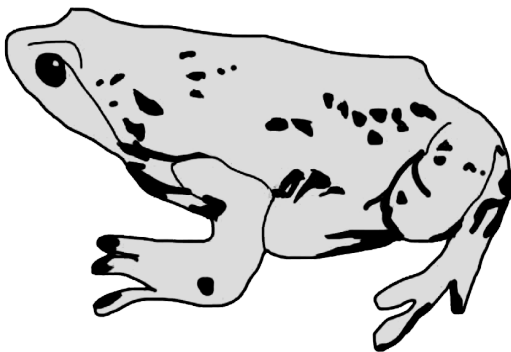
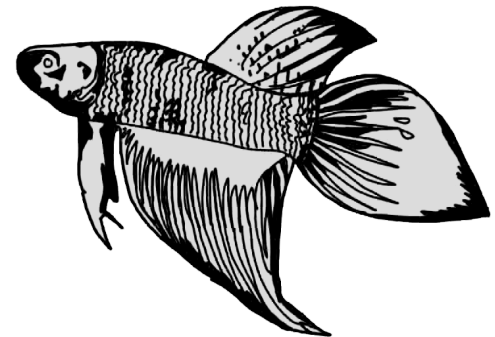
Je m'appelle Nguyễn Van Binh, mon grand-père maternel était un propriétaire terrien. Il possédait des rizières à Sóc Trăng dans le delta du Mékong et des plantations d'hévéas, de café, de cocotiers au Km 125. Mon deuxième nom est Paul et c'est ainsi que m'appelaient ceux qui m'ont connu au viêt-nam.

J'étais l'aîné des petits enfants et mon grand-père avait fait de moi l'héritier direct des terres, car il ne voulait pas que mon père joueur dilapide l'héritage.

La plus belle période de mon enfance en Indochine c'était lorsque je jouais dans les rizières avec les autres enfants de mon âge.

On marchait dans la boue autour des touffes de paddy sauvage. Le paddy sauvage c'est du riz, et les poissons combattants se cachent dedans.

J'étais habillé de blanc car j'étais le fils du propriétaire et certains n'avaient qu'un espèce de short pour tout vêtement. Quand ils jouaient avec moi, ils avaient très peur de le déchirer alors ils se mettaient complètement nus.



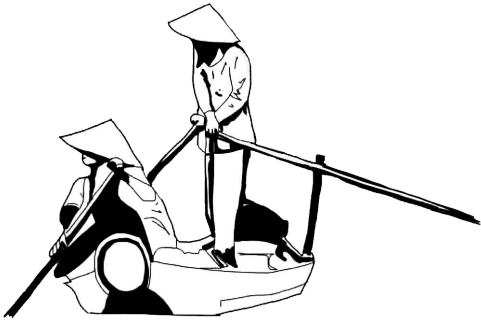
Nous attrapions les grenouilles à marée basse le long des arroyos. Des grosses grenouilles énormes que mes camarades transperçaient avec une sorte de pique pour les enfiler sur un fil de fer. Ils s'efforçaient de m'apprendre à piquer les grenouilles mais ça me répugnait. Quand je rentrais le soir, j'étais couvert de boue.

Mon grand-père m'engueulait un petit peu pour la forme, puis il demandait à mes jeunes oncles de me nettoyer, et surtout d'enlever les sangsues qui s'étaient collées contre mes jambes. Qu'est-ce que j'avais peur des sangsues! Pour enlever les sangsues, il y avait un système très simple, on les brûlait avec une cigarette et elles se décrochaient. Mes oncles en profitaient pour me

raconter des histoires idiotes pour me faire peur.

Par exemple celle d'une femme qui s'était lavés les cheveux dans l'eau d'une rizière et une sangsue s'était glissée dans son oreille à son insu. Au bout de quelque temps cela la démangeait tellement qu'elle n'arrêtait plus de se gratter la tête, à tel point que sa belle-mère agacée lui donna un coup de bâton qui lui fendit le crâne. Il était rempli de sangsues affamées.

GRAND-PÈRE



Un jour, mon grand-père voulut absolument me faire connaître la propriété. C'était en 1941, j'avais onze ans.

Nous nous déplaçons à six personnes dans une grande pirogue. Il y avait les deux coolies qui pagayaient, moi, mon grand-père, et deux hommes qui l'accompagnaient toujours dans ses déplacements. On se synchronisait sur les courants provoqués par la marée, pour remonter ou pour descendre afin de moins se fatiguer. Pour éviter, une fois à terre, que le bas de mon costume blanc ne soit tâché, les paysans et les coolies se relayaient pour me porter sur leurs épaules. Porté sur le dos des coolies, il fallait deux jours pour que Grand-père me fasse faire le tour des terres : Vingt Cinq mille hectares de rizières et de plantations. Ma famille était la première à avoir planté de

l'Arabica au Viêt-Nam, il y avait aussi du tabac, de tout. Vingt Cinq mille hectares, c'est énorme, c'est inouï! Les plus grandes plantations à côté de la nôtre étaient celles de Michelin.

Et dans une terre tellement riche! J'avais taillé une tige d'un fruit hexagonal qu'on appelle le carambole, je l'ai planté et j'ai demandé à Grand-Père de ne pas la déterrer. Je voulais voir ce qu'il allait devenir l'année suivante. Quand je suis revenu, la tige qui était grande comme un bâton avait presque la taille d'un arbre.

Grand-père louait des petites parcelles à certaines familles. On pourrait appeler cela des métayers. Grand-père était d'une férocité épouvantable, c'était un homme très autoritaire qui les terrorisait. Il était au sommet d'une hiérarchie ancienne et féroce et je pouvais voir la peur dans leurs yeux. Je crois que les colons Français les terrifiaient moins que nous.

Après le repas, grand-père recevait leurs doléances ou leurs requêtes : renouveler le bail, diminuer la redevance en paddy.

Les enfants me montraient tout ce qu'ils faisaient. Les parents aussi essayaient de m'intéresser afin que je parle en leur faveur à grand-père. Je lui disais :

- « Tu sais! Ils sont pauvres ces gens-là! »

Grand-père me répondait:

- « Oh écoute! Ne te laisse pas avoir... Ils cachent l'argent... Ils cachent l'argent. »



REDITION. L'été 1945.

Le 9 mars 1945 les japonais ont renversé le gouverneur général et les autorités françaises. Ils ont massacré ou regroupé tous les Français dans des camps. À leur place, ils ont nommé un gouvernement vietnamien fantoche pour s'assurer qu'on ne les coupe pas de leurs bases arrière pour leur repli. Ils avaient presque perdu la guerre.

Il n'y avait plus d'école du tout. Tous les enfants étaient dans la rue. J'étais allé m'inscrire dans un groupe qui s'appelait "**Thanh niên giải phóng** " , " La jeunesse pour la libération du pays " . Il y avait un peu de tout : des enfants de bourgeois, des fonctionnaires, des propriétaires comme moi. Nous étions tous animés par une certaine foi : il fallait en découdre pour sauver le pays.

De juin à septembre 1945 j'ai reçu une formation succincte, qu'on pourrait appeler prémilitaire. Nous nous entraînons à combattre à l'aide de longs bambous aiguisés. Cela dura de Juin jusqu'à la reddition Japonaise d'Hiroshima en Septembre 1945. Aussitôt, la France envoya le corps expéditionnaire désarmer les Japonais et reprendre le contrôle du pays, car les Français tenaient à maintenir le statut de colonie à l'Indochine. En Octobre, au moment où les troupes du Général Leclerc débarquent et commencent à désarmer les Japonais, certains déserteurs japonais rejoignent nos rangs comme instructeurs pour la guérilla. Mes instructeurs me disent :

- « il faut que tu partes immédiatement à My tho, qui est à soixante kilomètres de Saigon, pour qu'on puisse te former à être agent de liaison pour la jeunesse de libération. »

SIX COUPS

Lorsque les troupes françaises sont arrivées dans Saigon j'étais déjà parti dans cette île aux environs de My Tho. Nous étions très naïfs à l'époque. Les instructeurs nous racontaient que pour contrecarrer les attaques des navires français, la nuit, des plongeurs de combat Viêt-Minh allaient scier les bateaux. C'était le genre de choses inouïes qu'on nous racontait : Les plongeurs allaient scier les bateaux des militaires français pour les faire couler

!

Tout le monde y croyait parce que pour nous les bateaux à part les cargos étaient en bois. C'étaient des pirogues ou des jonques, nous n'envisagions pas qu'ils puissent être en fer ou en acier. Nous n'avions jamais vu les chalands de débarquement des alliés : des navires de métal à fond plat qui arrivent pile sur la cible.

Nous étions sur une île, et ça aussi c'était naïf. Nous pensions que sur une île nous étions protégés. C'était idiot! Une île s'encercle et on se retrouve coincés comme des rats. Ce qui arriva.

On m'avait donné un petit pistolet qu'on appelle un 6/35; le pistolet que les femmes mettaient dans leur sac à main pour se défendre. On m'avait donné cette arme pour marquer mon statut de cadre. Il s'agissait d'armes récupérées à la gendarmerie. Certains d'entre nous arboraient ostensiblement le grand étui avec rabat des officiers français de 14/18. À seize ans nous nous croyions tous des héros, de ceux qui ne meurent jamais. Nous étions tous fiers d'avoir chacun un revolver. La fonction mâle ; cela nous donnait une illusion de puissance. Avec chaque balle, tu peux tuer quelqu'un : donc avec six balles tu peux tuer six hommes ! Voilà le raisonnement qu'on tenait ! Comme des cow-boys. Avec six coups, tu tues six types.

Un jour, à six heures du matin, avons été réveillés par une voix qui hurlait dans un haut-parleur :

- « *Vous êtes encerclés. On vous donne dix minutes pour vous désarmer et vous regrouper. On vous surveille.* »

Avec leurs jumelles, les responsables ont constaté que l'île était encerclée par des chalands de débarquement bourrés à craquer de soldats et de commandos français. Notre instructeur donna l'ordre de nous disperser :

- « *Je dissous le groupe, vous partez comme vous pouvez, chacun de votre côté.* »

Certains ont tenté de s'enfuir à la nage, mais c'était pratiquement impossible parce que les chalands se trouvaient à peine à cinquante mètres du rivage et les soldats tiraient sur tout ce qui bougeait. J'ai commencé à paniquer. Nous étions sept. Nous avons réussi à contourner l'île et à plonger dans un petit bras d'eau pour rejoindre la terre ferme et s'enfuir dans la jungle. Nous étions habillés du costume vietnamien, une sorte de pyjama noir. C'était notre uniforme. Comme je n'avais pas d'étui, j'avais glissé le 6/35 entre l'élastique de mon pantalon et mon ventre.

Lorsque nous avons atteint la plage, des soldats français nous tenaient en joue.

- « *Ne bougez pas et mettez les mains sur la tête.* »

MASSACRE

J'ai réalisé que c'était dangereux d'être capturé en possession d'une arme. J'ai rentré le ventre et le revolver a glissé dans mon pantalon jusqu'aux pieds.

Tout doucement sans me faire remarquer avec le talon j'écrasais le revolver dans le sable. J'écrasais, j'écrasais ... Lorsque la patrouille française vint nous désarmer je n'avais rien sur moi, pas de revolver, pas de balles. Je n'avais rien du tout contrairement à mes camarades qui eux avaient leur arme dans un étui à la ceinture.

Par malchance nous étions tombés sur la milice coloniale. Cette milice accompagnait toujours les soldats venant de France qui portaient l'écusson Rhin et Danube. La milice coloniale était épouvantablement haineuse et raciste. Ils avaient été faits prisonniers par les Japonais et mettaient tous les jaunes dans le même sac. Ils ne nous pardonnaient pas d'avoir profité de leur emprisonnement par les japonais pour demander notre autonomie, notre indépendance.

Ils ont commencé par nous tabasser. Puis après nous avoir donné des tas de coups de crosses ils ont dit à l'un d'entre nous: - « *tu peux foutre le camp!* »

Il s'est enfuit en courant mais il n'avait pas fait cinquante mètres qu'ils l'ont abattu d'une rafale de mitraillette. Son corps est tombé dans le fleuve.

Nous nous taisions tous. Nous savions que nous allions être tués les uns après les autres. Au deuxième, ils ont demandé:

- « *où habitent tes parents ?* »

On nous avait donné la consigne de ne pas parler français, alors il n'a pas répondu tout en sachant qu'il allait être tué. Il a marché à reculons en regardant les soldats. Ce fut pareil, une deuxième rafale. J'étais blême de terreur, tremblais et n'avais plus de voix. J'essayais d'être le dernier, au moins le dernier. C'est à ce moment-là que la mort a pris une dimension effroyable. Avant je n'avais aucune idée de ce que pouvait être la mort, je me suis dit que ce n'était pas possible de mourir à seize ans.

Ils les ont tous tués. Un par un.

Lorsque ce fut mon tour, j'ai balbutié en français:

- « *j'aimerais bien avoir un prêtre.* »

Un des miliciens s'est exclamé :

- « *Salaud tu parles français toi !* »

- « *Où t'as fait tes études ?* »

- « *J'ai fait mes études à Taberd, institution Taberd, chez les frères des écoles chrétiennes.* »

Les enfants des grandes familles vietnamiennes faisaient leurs études dans les institutions françaises avec les enfants des colons, et comme le milicien avait probablement eu la même formation que moi il hésita. Il y a eu un petit flottement parmi les soldats et puis l'un d'eux a dit :

- « *bon on va voir.* »

Ils m'ont ramené pieds et poings liés, allongé par terre à l'arrière d'une Jeep, entre leurs pieds.

Au quartier général, pour éviter que je ne m'enfuis, ils m'ont lié à un poteau. J'étais sur la pointe des pieds. Devant moi ils ont planté une espèce de... Je ne sais plus... Je ne crois pas que c'était un fusil, plutôt un bâton avec une baïonnette dont la pointe m'arrivait sous le menton. Comme j'étais sur la pointe des pieds, si je baissais la tête je me transperçais littéralement le menton. Je suis resté comme ça sous le soleil pendant une éternité. De temps à autre un milicien ou un soldat passait en suçant un cube de glace. Par pitié il le sortait de sa bouche et me le donnait à sucer. Capturé vers huit heures du matin je suis resté comme ça jusqu'à six heures du soir. Jusqu'à ce qu'ils décident de me faire passer devant un tribunal militaire près de Saïgon.

TRIBUNAL MILITAIRE

Le fait qu'on m'ait ramené à l'arrière signifiait que la milice coloniale ne voulait plus me fusiller. Ils se lavaient les mains de mon cas, ils laissaient à la deuxième D.B. du général Leclerc le soin de statuer sur mon sort.

Les troupes de la deuxième division blindée étaient composées de français qui venaient de libérer la France du nazisme. Pour certains, il n'était pas question de torturer ni de fusiller quelqu'un sous prétexte qu'il défendait sa patrie. C'était la période héroïque, la période généreuse de la 2^{me} D.B. Française. Ces hommes qui avaient fait la guerre contre les allemands avaient conservé un idéal extraordinaire et une générosité formidable.

Le tribunal militaire était composé d'un lieutenant-colonel, d'un commandant, d'un capitaine de la milice coloniale, et de l'enseigne de vaisseau Jean Leuleu. Le capitaine de la milice coloniale voulait absolument me faire emprisonner pour cinq ans. L'enseigne de vaisseau Jean Leuleu se leva et déclara :

- « *D'abord, je trouve abominable de fusiller un gosse de seize ans, ensuite, on va lui casser les reins en l'envoyant dans un camp en prison pendant cinq ans. C'est encore un gosse ; c'est le meilleur moyen d'en faire un ennemi de plus.* »

Le capitaine de la milice lui répondit :

- « *Attention! Il a reçu une formation politique ! C'est comme si vous aviez un serpent dans votre manche. Un de ces quatre matins, il va se retourner et vous mordre, moi je me méfie de ces Viêts là.* »

Jean Leuleu répondit :

- « *De toute façon vous l'envoyez en prison pour cinq ans, alors pourrais je avoir ce garçon avec moi, sous ma surveillance ? On va bien voir ce qu'il va donner.* »

Ils ont cédé et finalement j'ai accompagné Jean Leuleu jusqu'à son poste.

Fin 46 début 47 il y avait déjà des implantations de postes qui quadrillaient l'avancée des troupes françaises vers le sud pour éviter que les convois ne se fassent attaquer. J'étais sans arme. Je portais le brassard vert des interprètes. L'une des principales activités du poste consistait à ouvrir la route des convois. Nous étions situés à vingt kilomètres du poste suivant, donc on avait dix kilomètres à ouvrir, c'est-à-dire qu'on marchait le long de la voie pour voir si elle n'était pas creusée ou minée, jusqu'à rejoindre l'autre patrouille. Puis nous faisons demi-tour en surveillant de part et d'autre qu'il n'y ait pas de télécommandes ou de tireurs embusqués.



SAINT AUGUSTIN

Leuleu était profondément Chrétien et le dimanche nous descendions à la messe du village sans armes. Il y avait un curé extraordinaire qui, lorsqu'il nous voyait, interpellait Leuleu.

- « *Est-ce que le chef de poste pourrait venir voir tel ou tel personne qui est malade ou blessée.* »

Jean Leuleu prenait la trousse à pharmacie du poste et nous allions soigner les gens qui avaient souvent des plaies effroyables. Je me demande d'ailleurs comment ils n'attrapaient pas le tétanos dans les rizières.

Quand on arrivait le dimanche au village nous étions entourés d'une myriade d'enfants qui nous demandaient des chewing-gum ou des bonbons et qui braillaient autour de nous pendant qu'on soignait les gens, parfois avec l'aide du curé. Cette nuée de gosses nous servait de sonnette d'alarme : s'il n'y en avait pas nous étions méfiants. Les enfants jouaient un peu le rôle de tampon entre nous et le Viêt-Minh. Nous savions que tant qu'il y avait des enfants, le Viêt-Minh n'interviendrait pas.

Mais un dimanche, alors que nous étions en train de soigner un vieil homme qui avait une horrible fracture ouverte - on voyait saillir l'os du gros orteil droit - tellement accaparés que nous ne nous sommes pas rendu compte du départ des enfants et du curé. Une voix nasillarde a retenti :

- « *Continuez, continuez !* »

Il régnait un silence complet.

Plus d'enfants, plus de curé, et derrière nous une patrouille de douze Viêt-Minh surarmés et commandée par un jeune officier, tous vêtus de noir nous tenant en joue avec des mitraillettes et des petits fusils d'assaut américains. J'ai pensé que nous allions être fusillés.

Jean Leuleu très calme s'est adressé au jeune officier Viêt-Minh :

- « *On soigne les gens depuis plusieurs mois parce que c'est effrayant de voir dans quelle situation ils sont.* »

L'officier a ricané :

- « *Oui, vous trouvez que ça laisse à désirer? Il aurait fallu y penser il y a quatre-vingt ans avant que vous ne veniez ici, c'est vous qui les avez mis dans cet état !* »

L'officier fit une pause puis enchaîna de sa voix nasillarde haut perchée :

- « *Vous connaissez...voyons, voyons ...vous devez connaître St Augustin ?* »

Je n'arrivais pas à savoir s'il se moquait de nous ou s'il était sérieux. Terrorisé, je claquais des dents.

- « *Vous vous rappelez cette histoire sur la plage? Là, vous savez ? Il y a un petit garçon qui s'amuse à creuser un petit trou dans le sable dans lequel il veut vider l'océan. C'est St Augustin ou peut-être un ange, je ne me souviens plus. Qu'est ce que vous croyez : c'est St Augustin n'est-ce pas ?* »

La seule chose qui importait pour Leuleu c'était de faire durer les choses, ce qui nous laissait une petite chance d'en sortir vivant. Il répondit en cherchant ses mots :

- « *Oui, c'est St Augustin je crois. C'est ça : St Augustin demande à l'enfant ce qu'il fait, alors le petit garçon répond qu'il essaye de vider l'océan dans le trou. St Augustin dit à l'enfant qu'il n'y arrivera jamais, que le trou est bien trop petit et l'océan bien trop grand.* »

L'officier Viêt-Minh compléta la parabole :

- « *Mais l'enfant n'écoute pas St Augustin et continue.* »

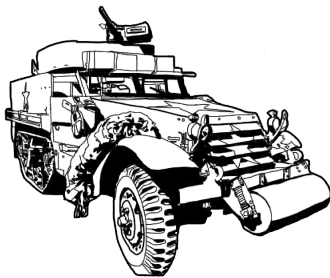
Il nous observa très calmement, puis après un silence interminable ajouta :

- « *C'est ce que vous faites en ce moment. C'est ce que vous faites. Vous êtes comme l'enfant sur la plage. Mais continuez continuez.* »

Il se retourna et disparut dans la jungle avec tous ses soldats.

Je ne sais pas si Jean Leuleu était choqué, mais moi je ne pouvais plus m'arrêter de trembler. Au bout de quelques minutes, nous avons repris nos esprits. Jean Leuleu a terminé de faire le bandage sur le vieil homme qui était aussi terrorisé que moi. Nous avons plié nos affaires et sommes rentrés au poste sans un mot. Jean Leuleu a prévenu ses supérieurs par radio en omettant de préciser que nous étions sans armes.

Cette époque-là est très surprenante de part et d'autre, comme si aucun des deux camps ne voulait faire la guerre, c'était juste une démonstration de force : le Viêt-Minh montrait qu'il était armé. Ce qui est étonnant c'est que ce sont les Américains dès la fin de la seconde guerre mondiale qui, les premiers, ont armé le Viêt-Minh : ils avaient des mitraillettes à camembert comme les incorruptibles.



LE CHEF DU VILLAGE

Vers le mois de mai 1947, on a reçu l'ordre du QG de participer à une opération. Notre groupe était intégré avec d'autres éléments qui venaient d'arriver. Une centaine de soldats avec des half-tracks, commandés par un capitaine que j'ai dû accompagner comme traducteur.

Ils ont encerclé un village et une dizaine de minutes avant d'entrer, avec un haut-parleur, j'ai averti les habitants qu'ils devaient rester chez eux. S'ils sortaient, ils se feraient tirer dessus. Nous sommes allés voir le chef du village. Le capitaine, par mon intermédiaire, lui a demandé

ce qu'il savait du passage de troupes Viêt-Minh dans son village. Le chef m'a répondu qu'il ne savait rien. Lorsqu'il a entendu tirer, il s'est couché à plat ventre dans sa paillote. Lorsque je lui ai traduit la réponse du chef du village le capitaine a sorti son pistolet :

- « *Dis lui que s'il ne me dit pas combien ils sont, et dans quelle direction le Viêt-Minh est parti, je lui brûle la cervelle.* »

Le chef du village s'est mis à genoux devant moi :

- « *Je vous en supplie, intervenez pour moi, intervenez pour que le capitaine ne me tue pas. Parce que je vous jure sur la tête de mes enfants que je ne sais pas du tout par où passe le Viêt-Minh. Je vous en supplie aidez*

moi, monsieur. Aide-moi, aide-moi pour que le capitaine ne me tue pas. Je suis innocent. De part et d'autre vous êtes tous armés, que ce soit le Viêt-Minh ou les troupes françaises, moi je suis entre les deux et je suis innocent.

»

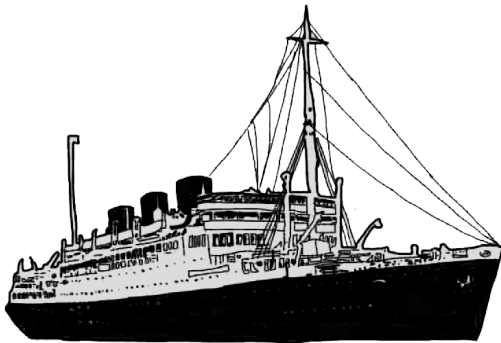
Il me suppliait d'implorer la clémence de l'officier mais j'avais à peine terminé de traduire sa supplique que le capitaine a tiré. Il a tué le chef du village d'une balle dans la tête.

J'étais très choqué. Je ne pensais pas que le capitaine allait mettre sa menace à exécution. Le fait d'exécuter quelqu'un de sang-froid m'a fait revivre la façon dont mes camarades avaient été tués devant moi un an plus tôt.

De retour au poste j'ai raconté les détails de la scène à Leuleu qui m'a dit :

- « *Paul, tu ne pourras plus rester ici maintenant, ça va aller de plus en plus mal. Tu as dix-sept ans et il faut que tu partes poursuivre tes études quelque part.* »

LE CHAMPOLLION



Il a demandé à une amie qui était A.F.A.T. de s'occuper de moi et j'ai pu retourner à Saigon. J'ai juste eu le temps de revoir mon père et ma mère pour leur dire que je partais faire mes études en France. C'est ainsi qu'en octobre 48 j'ai obtenu mes passeports, mon visa de sortie, et j'ai acheté un billet sur le Champollion, le navire qui rapatriait les soldats français.

Jusqu'à Bombay les relations entre Français et Vietnamiens étaient très tendues. Nous avions des relations antagonistes mais après Suez les soldats ont repris des attitudes civilisées, et le vouvoiement est revenu lorsque qu'ils nous parlaient :

- « *Vous allez en France faire vos études, dans quelle ville ? Quelles études ?...* »

En novembre 48, nous avons atteint les côtes françaises.

Jean Leuleu m'avait montré des cartes postales ensoleillées

de Marseille, notamment la gare St Charles : J'étais vraiment sidéré par cette végétation qui ressemblait un tout petit peu à la végétation du Viet-Nam avec des palmiers et des fleurs partout. Mais au fur et à mesure que le Champollion entra dans le port de Marseille j'ai découvert un spectacle sinistre et déprimant de docks éventrés et d'épaves englouties dans des eaux aussi sales que tout le reste du port.

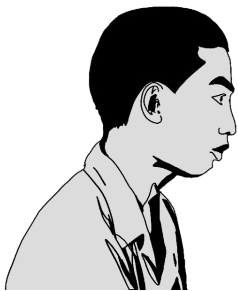
Au départ de Saigon, ma famille m'avait donné un sac de riz de cinquante kilos à revendre en France. J'ai transporté ce sac toute la traversée, et effectivement dès ma descente des Vietnamiens se sont rués sur moi pour le marchander. A cette époque en France, un simple sac de riz avait de la valeur. En me promenant dans la ville pour la première fois, la chose la plus incroyable que je vis fut une Française en train de balayer la rue. En Indochine cela eut été impensable. Je suis resté bouche bée à la regarder jusqu'à ce qu'elle lève les yeux vers moi et me dise :

- « *Qu'est ce que t'as toi, tu veux mon portrait ?* »

Un ami vietnamien rencontré sur le bateau m'a alors entraîné en me disant:

- « *Viens, ce n'est pas bien de regarder les français comme ça, tu vas avoir des ennuis.* »

Beaucoup plus tard, j'ai essayé de retrouver Jean Leuleu et j'ai contacté des officiers de la marine à Lorient. Leuleu a été porté disparu dans une mission de renseignement au Cambodge quelques années après mon départ pour la France.



EPILOGUE

Je crois que mon père se comportait comme quelqu'un qui a bénéficié d'un sursis. Il vivait sans vraiment chercher à se préoccuper d'un futur autre que notre bonheur et celui de l'humanité. Un autre patient qui partageait sa chambre d'hôpital ce lundi qui est devenu le dernier jour de sa vie m'a dit qu'il lui avait parlé de nous. Je l'ai imaginé, les yeux brillants de fierté, décrivant nos réussites avec cette exagération naïve des parents.

Yann Minh. (<http://www.yannminh.org>)

Ce texte est la retranscription de l'interview audio que j'ai faite de mon père médecin à Lorient en Bretagne, quelques mois avant sa mort à 59 ans d'un accident médical en 1989

Il était né à Saigon le 4 avril 1930, fils de Nguyen Van Cong et Ho Thi Duoc, il était marié avec ma mère Odette Laurent née à Priziac près du Faouet, le 13 janvier 1934 de Louis Laurent et Marie Joseph Salvar, et jusqu'à leur divorce ils ont été tous les deux des militants communistes et féministes très engagés et très actifs.

Ils sont morts relativement jeunes à deux ans d'intervalle.

Le fichier audio de l'interview de mon père est téléchargeable ici

[:http://noonaute.org/DrNguyenVanBinhITW-AAC.mov](http://noonaute.org/DrNguyenVanBinhITW-AAC.mov)

Ce projet a bénéficié de l'aide à l'écriture du CNC

il a été édité sous le titre "*un été 45 en Indochine*" par les éditions du Barrage en mars 2010

<http://compagniedubarrage.blogspot.com/tag/yann+minh>

Le texte est en ligne sur mon site web ici :

<http://yanminh.org/french/TxtPDCT020.html>

© yann minh 1989-2021